

## La réussite et l'échec : Lemelin, Aquin

Gilles Thérien

Volume 7, Number 2, Winter 1982

Michel Tremblay

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200331ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200331ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

### ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Thérien, G. (1982). La réussite et l'échec : Lemelin, Aquin. *Voix et Images*, 7(2), 409–411. <https://doi.org/10.7202/200331ar>

## Cinéma

### La réussite et l'échec : Lemelin, Aquin.

par Gilles Thérien

Les Québécois à l'écran, tel est le grand succès des *Plouffe*. Ce film, long, reprend l'essentiel du roman de Roger Lemelin, déjà porté au petit écran dans le feuilleton du même titre. Il fallait que le roman (et le scénario) soit suffisamment riche en substance pour supporter autant d'exposition. Le risque était grand de vouloir recréer artificiellement la popularité de la série télévisée. On se trouve ici devant un produit nouveau. Le format de quatre heures ajoute à l'impression d'une fresque de la société québécoise d'après-guerre et d'avant la révolution tranquille. La distribution est superbe. Chaque comédien, ou presque, réussit à se faire oublier. Ils sont un atout majeur dans la présentation juste et tendre de ce moment de vie québécoise.

C'est la cellule familiale qui structure activités et discours. On vit en famille. Faut-il quitter, on y reviendra. La famille, et dans la maison, la cuisine, exerce une force centripète sur ceux que le destin veut éloigner. La loi de la famille prévaut. Ovide en sait quelque chose qui va chercher du côté des dominicains ce que sa sœur Cécile prend, avec une retenue coupable, dans les bras adultères d'Onésime. Guillaume troque le baseball contre la guerre et écrit à sa mère les lettres qu'elle veut lire. Napoléon, qui sait braver les larmes d'une mère, rescapse sa future épouse de l'enfer du sanatorium. Au départ comme à l'arrivée, chacun gravite autour de la table de cuisine où le père et la mère jouent les rôles de foyers, opposés mais inséparables, de cette ellipse originelle. On sait gré tant à Carle qu'à Lemelin de ne pas être tombés dans la caricature, la grossièreté ou l'insignifiance. L'écorce psychologique des personnages est suffisamment épaisse pour produire un effet de profondeur où la vie peut s'incarner et rayonner.

Au plan social, on retrouve avec plaisir, une étude fine du comportement des Québécois. Ainsi l'intérêt pour le sport divise la famille en deux : d'un côté, Napoléon, Guillaume et le père, les « durs », de l'autre, les « sensibles », Ovide, Cécile et la mère. Les opinions politiques, le nationalisme, le mouvement de syndicalisation sont traités dans une trame plus large,

plus globale de la montée d'une conscience collective. La conscription fixe le sentiment anti-anglais déjà bien établi au détriment de la volonté de s'opposer au nazisme ou au fascisme. Même l'Église devra penser pour ses paroissiens qui ne croient pas Monsieur Hitler ou Monsieur Mussolini pire que le roi d'Angleterre. Enfin, si la religion est omniprésente, elle ne prend jamais l'allure d'une oppression organisée du moins au niveau du bas clergé ou la connaissance du latin semble bien être la seule différence importante qui démarque le curé et les ouailles. Ici encore, le ton du film est juste qui reconnaît l'influence religieuse sans toutefois laisser croire qu'elle était unique et absolue. Chaque personnage accommode la religion au reste de sa vie, les uns sont pieux, les autres pas, ce qui laisse présager l'éventuelle perte de contact avec la religion.

Le discours tenu, les dialogues sont bien sentis. On retrouve toute la richesse de la langue québécoise, dépouillée de tout blasphème mais qui véhicule aussi bien son sens de la formule et de la répartie. Les dialogues entre Cécile et Onésime atteignent cette densité du mot qui précipite dans la tragédie. Les idées, elles, viennent des tripes. La vie intellectuelle appartient aux autres... L'écrivain québécois du roman est devenu français, puisque la norme est en France. L'aliénation d'Ovide n'en est que plus manifeste. Mais tout cela, on le sait, l'Académie Goncourt a des membres et des correspondants étrangers, n'est-ce pas? Cela dit, ce film, sans être un chef-d'œuvre au plan cinématographique constitue un moment important du cinéma québécois. C'est une réussite. Mais enfin, il vaut mieux être commerçant et riche qu'écrivain et pauvre. Alors, laissons là le succès des *Plouffe* et la table garnie de petits cretons Taillefer (d'heureuse mémoire) pour nous intéresser au frère-cadet-en-écriture de Lemelin, son ex-employé à La Presse, Hubert Aquin, moins gâté par le succès.

Sous le titre de *Deux épisodes dans la vie d'Hubert Aquin*, Jacques Godbout et François Ricard présentent un document habilement monté sur l'auteur de *Prochain épisode* dans le cadre des Beaux Dimanches à la télévision de Radio-Canada. Cette heure est faite d'extraits de téléthéâtres écrits et joués par Aquin alternés avec des témoignages dont le plus important est sans contredit, celui de sa compagne. Si l'ensemble est bien fait, il ne s'en dégage pas moins un sentiment étrange. À l'ombre de la mythification / mystification de l'écrivain, on a l'impression d'assister à une défense et illustration de son suicide.

Aquin était mégalomane. Bien. Aquin voulait être riche, s'intéressait à la bourse, adorait les courses d'autos. Bien. Il écrivait et voulait devenir un écrivain considérable.. Très bien, il aurait aimé jouer un rôle important dans la société. Pourquoi pas? Il y en a de moins intelligents qui y parviennent. Enfin, il était suicidaire, suicidaire, suicidaire. Il mimait le suicide, l'écrivait, le préparait, le rêvait. Depuis quand? Depuis bien longtemps. Et depuis six mois, c'était bien pénible pour sa compagne. Alors? Elle l'aide à se «décider»... parce que c'est devenu insoutenable. Paroles froides, témoignage aseptisé. Comprimés, bouteille d'alcool, baiser soufflé, fusil trop

long. En somme, quand Hubert est parti pour le parc de Villa Maria, il ne devait pas revenir ! C'est le curieux message que nous laisse ce document. Comme dirait Kierkegaard en réfléchissant sur l'éthique : ou bien... ou bien... Et le mythe continue, succès posthume (buste, pavillon universitaire au nom-de, édition critique) d'un échec vécu.